Datum Romæ, ex ædibus Sacræ Congregationis Consistorialis, die 29 junii, 1912.

C. Card. De Lai, Episcopus Sabinen., *Secretarius.*
(*Communiqué à fin d'insertion.*)

VARIÉTÉS

Carnet d'un jeune Missionnaire de l'Athabaska.

(Voir *Missions*, juin et décembre 1911 et juin 1912, p. 248.)

La nourriture du missionnaire à Athabaska.

La question du « liquide » n'est pas difficile à résoudre : nos gobelets de fer-blanc galvanisé (galvanisé n'est pas le mot exact ; je ne l'emploie que faute de savoir ce qu'est l'espèce de vernis dont ce fer-blanc est recouvert) ne connaissent que l'eau du lac, ou le thé.

L'eau du lac est facile à trouver... Le thé peut durer longtemps, si on sait s'y prendre. Les dimanches et jours de fête, depuis quelque temps, notre thé est légèrement sucré.

Le café ne paraît sur notre table qu'aux grandissimes solennités.

Le vin, la bière, le cidre ne nous réjouissent que dans nos souvenirs ; le champagne ne mousse ni ne pétille que dans notre mémoire. Jamais ils n'ont consenti à venir jusqu'à nous.

***

Le «solide», au contraire, exigerait de longues explications.

Vous savez peut-être ce que c'est que le « pémikan », la viande sèche, la viande pilée, le poisson sec, etc... Vous avez entendu Mgr. Grandin ou Mgr. Grouard ou d'autres missionnaires de par ici vous en exposer et la préparation et l'usage... Vous en avez vu peut-être ? Qui sait ? peut-être même avez-vous eu le courage (ou la curiosité) d'en casser un morceau avec votre hache ou votre marteau... et, ce

morceau, vous l'avez rejeté, après avoir essayé en vain de le mâcher.

Le goût, d'ailleurs, n'étant pas des plus fins, je ne m'étonne pas que vous ayez dédaigné notre manger sauvage. Vous pouviez avoir mieux, vous...

Les missionnaires, eux, durent longtemps s'y résigner, et (vous en serez surpris) ils ne sont pas rares, les « *vieux* » qui regrettent l'âge de la viande sèche : « Les dents se fai-« saient à cette nourriture, assurent-ils, et, comme elle « était très fortifiante, on finissait par l'aimer... Oui, c'est dommage qu'elle disparaisse. »

Le fait est que, depuis cinq ou dix ans (1), nos « cordons-bleus » nous en offrent assez rarement. Nous devenons friands et difficiles. Il nous faut des pommes de terre, quelquefois du riz et de la viande fraîche... et même du pain à chaque repas.

Oui, le pain, le vrai pain, fait avec de la vraie farine (et non plus, comme il y a quelques années encore, avec des œufs de poissons pétris avec des patates et toutes sortes d'autres choses), le vrai pain a fini par apparaître sur notre table, et on lui a fait si bon accueil qu'il s'est cru obligé d'y rester en permanence.

D'abord, on n'en voyait qu'aux jours de fête, puis les rations (car chacun avait son morceau, coupé et mesuré d'avance) se firent plus fréquentes ; puis elles devinrent quotidiennes, et, enfin, tout d'un coup, il fut décrété qu'à l'avenir, s'il plaisait à Dieu, chacun pourrait manger du pain à la mesure de son appétit.

Dans l'histoire de nos missions d'Athabaska, je ne connais pas de tournant plus décisif : ce fut une vraie révolution.

La cause ? Il faudrait plusieurs pages pour l'exposer complètement.

(1) Il faut remarquer ici que le narrateur parle d'une grande mission centrale, où il y a école et couvent de sœurs, ce qui a fini par améliorer le régime de tous. Mais la plupart des missions du Nord-Ouest sont encore loin d'en être là. (*Note de la Rédaction.*)

Jusqu'en 1893, bon gré mal gré, le transport de nos marchandises devait être confié à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Celle-ci, tout en déclarant qu'elle n'assumait aucune responsabilité et qu'elle se soustrayait d'avance à tout recours aux tribunaux pour le cas où les articles qu'elle acceptait seraient perdus ou endommagés, fût-ce même du fait de l'insouciance ou de la malhonnêteté de ses employés, en était arrivée à faire à notre Vicariat des conditions absolument intolérables.

« C'était, écrit Mgr Grouard, un monopole, avec les « inconvénients ordinaires, c'est-à-dire un tarif exorbitant « qui absorbait toutes nos ressources et nous réduisait à « l'impuissance. Or, il n'y avait qu'un moyen de sortir de « ce triste état, c'était d'entreprendre nous-mêmes de « transporter nos approvisionnements annuels. De là le « projet de nous procurer deux petits bateaux à vapeur. Il « y avait bien quelque témérité dans de semblables projets : « je crus néanmoins de mon devoir d'essayer de les réaliser, « mais sans grever le budget de nos missions, car, en cas « d'insuccès, c'eût été courir à la ruine... Je profitai d'un « voyage en Europe pour intéresser à nos œuvres la charité « des fidèles, et les aumônes que je pus recueillir furent « consacrées à l'achat des machines et autres matériaux.

« Les débuts ne répondirent pas à nos espérances. Il nous « fallut subir l'humiliation de voir nos ennemis et nos « envieux triompher de notre insuccès. Cependant le bon « Dieu ne nous abandonna pas : il soutint notre courage « et nous suscita de généreuses sympathies. Nos efforts « furent enfin couronnés d'une réussite complète...

« Depuis lors, ces petits steamboats ont continué leurs « courses chaque été, et le résultat pratique a été une éco- « nomie qui m'a permis d'abord de fonder et de maintenir « des œuvres de la plus haute importance (nouvelles mis- « sions et couvents-écoles, notre grande arme de défense « contre le protestantisme qui voudrait nous envahir) et « ensuite d'améliorer le régime si peu substantiel de nos

« missionnaires du Nord, en les tirant de l'état de gêne « dans lequel ils vivaient depuis trop longtemps déjà... »

Et voilà comme quoi, à la Mission de la Nativité, les Oblats de Marie Immaculée mangent du pain, tout comme vous... depuis plusieurs années déjà.

Et « entre votre pain et votre pouce » ? comme disent nos bons paysans. Eh bien, voyez-vous, cela dépend de toutes sortes de choses, surtout de la saison, et du pays...

Ainsi, au fond du Lac, où il y a des orignaux en masse, nous avons de la viande pendant la moitié de l'année, et, en nous contentant d'une pomme de terre à chaque repas, nous pouvons finir les « vieilles » quand les « nouvelles » arrivent : le calcul a été fait.

A la Nativité, où il n'y a d'orignaux que ceux que nos Frères vont chercher au Fond du Lac, le plat de résistance ordinaire, *pendant toute l'année*, c'est le poisson : ce n'est pas aussi agréable, mais enfin on ne meurt pas de faim avec...

Les traînes à chiens.

A la fin de novembre, excepté au large des Grands Lacs, tout le Nord-Ouest n'est plus qu'un énorme bloc, alternativement de terre et de glace. Le froid a lancé ses ponts sur nos rivières et nos marais (*maskegs*). Nous n'avons donc qu'à remiser, jusqu'à la débâcle, nos esquifs, steamboats, canots et embarcations de toute sorte. Désormais les traînes et traîneaux seront nos véhicules, et nos chiens remplaceront rames et avirons : c'est le moment de nous entretenir quelque peu de ce moyen de locomotion, dont nous avons le monopole.

Voici comment le F. Leroux a fabriqué la traîne dont il se sert.

Sous prétexte que les planches de bouleau, dont longtemps on s'est servi dans le pays, ne sont pas assez solides et ne glissent pas aussi bien, les planches de chêne commencent à être employées de plus en plus, malgré leur prix élevé.

Le Frère en demanda une paire au R. P. Le Doussal :

elles pouvaient mesurer un peu plus de 3 mètres de long sur 18 à 20 centimètres de large. En prenant bien garde au « sens » du bois, l'artiste, à coups de hache et de rabot, réduisit ces deux planches, à l'une des extrémités, à 10 cent. de largeur.

Cette opération préliminaire achevée, il fit passer ses deux planches dans la vapeur d'eau, jusqu'à ce qu'elles eussent acquis assez de malléabilité pour accepter la forme ordinaire ; à l'extrémité diminuée, il releva en volute la tête des planches, en les tenant étroitement serrées l'une contre l'autre. Enfin pour que ce « chaperon » restât indéfiniment tel quel, il le réunit au « plat » de la traîne au moyen de deux solides cordes.

Il laissa passer ensuite plusieurs semaines sans s'en occuper; puis un beau jour, constatant que toute la vapeur d'eau qui s'était logée dans le bois avait disparu, il fit courir tout le long de la traîne, en la fixant aux traverses qui retenaient les deux planches réunies, une lanière de peau de bœuf. Enfin, de deux planchettes taillées en biseau (50 cent. de haut, il constitua un dossier, qui fut rattaché au plat et au chaperon au moyen de cordes.

Restait l'enveloppe : un sac de 3 mètres de long sur un et demi de tour, ouvert dans le sens de la longueur... C'est là-dedans que vous mettrez vos poissons, votre train de bagages, vos couvertures et... votre personne. Nos métis l'appellent carriole.

A l'endroit où la volute commence, au bas, se trouve un anneau formé par la lanière de bœuf et auquel on attache les traits des chiens.

Voilà une traîne...

***

Il y a longtemps que les Oblats du Nord-Ouest ont corrigé le naturaliste Buffon : « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite... », etc., etc... C'est, pour eux, celle de l'animal dont la queue a eu l'honneur d'une mention dans nos saints Livres.

A remarquer d'ailleurs que ce sont les Montagnais qui, les premiers, ont introduit implicitement cette modification en donnant au cheval le nom de « gros chien »...

Autrefois il paraît que l'on ne connaissait que les harnais de provenance sauvage et de peau d'orignal. Encore une mode qui a fait son temps. Les attelages européens, en cuir, sont aussi solides ; on n'a besoin que de les acheter, c'est du « butin » des « grands pays »... voilà bien assez de raisons pour se déterminer, n'est-ce pas ? Aussi ne trouveriez-vous plus que quelques sauvages qui restent fidèles au système des aïeux...

Les harnais se composent d'un collier fermé, juste assez grand pour que la tête de l'animal puisse s'y introduire en forçant un peu, et de deux traits, qui sont maintenus à bonne hauteur sur les flancs du coursier par une double dossière et une sous-ventrière. Ces traits partent du collier du chien nº 1 pour s'accrocher au harnais du nº 2, et ainsi pour les autres, car l'attelage ne se met pas de front, mais de file, sur une ligne parfois assez longue, et les traits des nºs 4, 5 ou 6 (selon que vous avez de chiens), s'accrochent, comme je l'ai dit plus haut, dans les « tires » de la traîne...

Nos métis aiment beaucoup à voir sur le dos de leurs chiens des tapis brodés, soit avec des fausses perles de toutes les couleurs, soit avec de la fausse soie, aux nuances les plus variées ; au sommet du collier, des aigrettes ; sur la dossière d'avant, une douzaine de grelots ; et enfin, à l'endroit où la sous-ventrière rejoint les traits, deux ou quatre sonnettes dorées ou argentées... C'est à qui, bien entendu, se fera remarquer : vos châtelains ne sont pas plus fiers de leurs pur-sang que nos métis et sauvages de leurs « mâtins ».

Somme toute, comme vous le voyez, c'est, pour le harnais et ses différents ornements, une reproduction en petit de ce que vous faites pour vos chevaux. Il n'y a pas jusqu'aux commandements qui ne soient les mêmes ou à peu près.

« Marche », et ça part ; « hue », et ça tourne à droite ; « dia », et ça tourne à gauche ; « ho », et ça stoppe.

Ici, comme partout, l'important c'est le dressage. Mais, s'il faut en croire les gens qui s'attribuent un brevet d'expérience, on se tromperait grossièrement, si l'on prétendait arriver à dompter par la douceur une traîne à chiens.

En tout cas, je vous prie de le croire, nos chiens du Nord-Ouest connaissent plus le fouet que les caresses, et d'ordinaire, le conducteur n'est pas porté à la clémence. Gare à la pauvre bête qui excitera sa bile, soit en faisant la paresseuse, soit en s'entêtant..... ! Le fouet, chargé de grains de plomb, va tournoyer et s'abattre sur le derme du coupable, avec un claquement que les hurlements de la victime ne couvriront pas...

Les premières fois, je vous avoue que je trouvais le châtiment un tantinet sévère..... Pour un peu, j'aurais traité l'homme de sans cœur, de bourreau, de barbare, de sauvage, de cruel, de brutal... etc..... : tous les synonymes y eussent passé. Encore un point sur lequel j'ai modifié ma manière de voir. Le peu d'expérience que j'ai acquise dans le métier m'a convaincu que nos chiens, pour être extérieurement pareils aux vôtres, n'en doivent pas moins dériver d'une race différente, à moins que le traitement ne leur soit entré dans le sang.....

Ce m'est un vrai plaisir de faire une exception pour les chiens du Fr. Crenn. Sa traîne passe pour être une des meilleures qui soient dans tout le nord, et pour la force, et pour la rapidité ; et pourtant il est fort rare que le fouet sorte de la carriole..... Les autres Frères, et surtout nos jeunes gens, se demandent s'il n'a pas un truc... Je vous le dis, ce petit frère-là, c'est un maître homme, sur toute la ligne !



Quelques chiffres, à titre de renseignement : une traîne neuve se paie soixante francs ; quatre harnais, cent ; une

enveloppe, quarante; une grelottière, vingt; quatre sonnettes, six; une aigrette, dix; quatre tapis, deux cents..... Pour quatre chiens passables, il faut quatre cents francs; et ce chiffre n'est qu'un minimum : je connais un chien de devant qui a été vendu 425 francs, il n'y a pas trois semaines; les trois autres ont été livrés pour plus de six cents francs... Il est vrai, et vous ne l'ignorez pas, que, dans nos contrées, l'argent a bien moins de valeur qu'en Europe, moitié moins peut-être.....

La charge moyenne est de 50 kgs par chien; mais, bien entendu, il faut tenir compte de bien des choses. De jeunes chiens qui seraient trop chargés le premier hiver resteraient abîmés pour le reste de leurs jours; avec des bêtes de deux ou quatre ans au contraire, vous pouvez aller jusqu'à près de 100 kgs, et, tant que votre traîne portera sur la neige durcie d'un chemin déjà battu, vous aurez quelque peine à suivre votre attelage, même au pas accéléré.

Le mot chemin appelle une explication. Nos immensités (est-il besoin de le dire?) ne connaissent ni les voies nationales, ni les routes même vicinales : nos fleuves et nos lacs en tiennent lieu, tant qu'ils sont praticables en canot; quand ils ne le sont plus, s'ouvrent les chemins d'hiver, sur la neige ou la glace. Ceux qui relient deux points très fréquentés, par exemple la mission au Fort ou à la maison de pêche, deviennent bientôt très durs, aussi durs que nos rues macadamisées. Mais ces sentiers n'ont pas un demi-mètre de largeur; si vous vous en écartez, soit en raison des ténèbres, soit parce qu'ils sont recouverts de neige nouvelle, vous vous en apercevez aussitôt, car à droite et à gauche vous avez de quoi vous ensevelir.

S'agit-il de vous rendre dans un endroit de nos forêts où rarement l'on passe? Alors un homme devra marcher devant les chiens : ceux-ci, lancés de but en blanc dans la neige molle, s'enfonceraient pour le moins jusqu'au poitrail, et seraient à peine capables de se tirer d'affaire avec une traîne vide. Il faut absolument qu'on leur aplanisse la diffi-

culté. Le coureur s'en chargera en frayant un chemin à la raquette.

Vous savez ce que sont nos raquettes? Des espèces de planches ajourées, suspendues aux gros orteils par un lacet de cuir souple qui vient ensuite nous emprisonner le talon. L'intérieur de ces planches est fait de cordes et de lanières solidement tressées en forme de grillage. Leurs dimensions sont très variables : les raquettes d'enfant ont environ 65 centimètres sur 25, tandis que celles des chasseurs ont parfois deux mètres sur un. Ces chiffres me dispensent de vous dire qu'avec ces souliers originaux on ne risque pas de se noyer dans la neige.

Mais il faut y être accoutumé pour pouvoir s'en servir sans trop de fatigue. Je n'ai pas encore eu bien souvent besoin de les chausser, mais je sais déjà quand même ce que c'est que de rouler dans la neige, accident qui arrive assez fréquemment aux novices, soit parce qu'ils oublient de tenir les jambes suffisamment écartées, soit parce qu'ils sont bientôt fatigués de se balancer pendant des heures de droite à gauche et de gauche à droite.

Plusieurs fois, de dépit, j'ai voulu me libérer les pieds de ces meubles embarrassants, et essayer de marcher ainsi, dans la neige, jusqu'au genou... et plus haut encore : c'était sauter de la poêle dans le feu, comme disent les Anglais, et, bon gré, mal gré, il me fallait reprendre mes souliers à neige.

Un jeune missionnaire de l'Athabaska.

Nihil Obstat.

Romæ, 1a Septembris 1912.

† A. Dontenwill, O. M. I.,
Arch., Ptol, Sup. Gén.

Publié avec la permission de l'autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 5531,8,12.